

Études littéraires africaines

Es'kia Mphahlele (1919-2008)

Richard Samin



Number 26, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035127ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035127ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Samin, R. (2008). Es'kia Mphahlele (1919-2008). *Études littéraires africaines*, (26), 76–78. <https://doi.org/10.7202/1035127ar>

Es'kia Mphahlele (1919-2008)

C'est avec beaucoup de regrets que nous venons d'apprendre le décès de l'écrivain et universitaire sud-africain Es'kia Mphahlele, survenu le lundi 27 octobre à l'hôpital de Lebowakgomo (Province du Limpopo) en Afrique du Sud. Le Professeur Mphahlele fut l'un des pionniers de la littérature africaine anglophone, un homme qui, par son dynamisme et son militantisme, a joué un rôle crucial dans le renouveau de la littérature noire sud-africaine au cours des années cinquante et soixante et qui, au fil des années, avait su associer en lui des qualités d'écrivain, de critique littéraire, d'éducateur et de penseur.

Ezékiel Mphahlele est né le 17 décembre 1919 dans un quartier noir de Pretoria. À l'âge de cinq ans, il est envoyé avec sa sœur chez sa grand-mère paternelle dans un petit village du nord-est du Transvaal, Maupaneng, où il fréquente l'école primaire de manière irrégulière car il passe une grande partie de son temps à garder les chèvres de sa grand-mère. Âgé de treize ans, il revient à Pretoria où il aura une scolarité prometteuse dans des écoles de mission, grâce aux efforts acharnés de sa mère qui, après son divorce, fera vivre sa famille en travaillant pour des familles blanches de Pretoria comme blanchisseuse. Après des études à l'école St Peter, à Johannesburg, il s'oriente vers une carrière d'enseignant en choisissant d'entrer à Adams College, près de Durban dans le Natal. Pendant toutes ces années de formation, le jeune Mphahlele connaîtra la pauvreté et la violence du ghetto où il vit et devra endurer le mépris et l'arrogance des Blancs.

Après ses études à Adams College, il est employé quelque temps comme secrétaire dans un institut pour aveugles près de Johannesburg avant de devenir, en 1945, professeur d'anglais et d'afrikaans dans un lycée d'Orlando, dans l'un des *townships* de Soweto. C'est pendant cette période que se révèle son intérêt pour l'écriture. Son premier recueil de nouvelles, *Man Must Live*, est publié en 1946 par un des rares éditeurs sud-africains à accepter des œuvres d'écrivains noirs.

Il poursuit ses études par correspondance à l'Université d'Afrique du Sud, à Pretoria, obtient sa licence de lettres en 1949 et, en 1956, il est le premier Africain à obtenir une maîtrise par correspondance avec mention. Entre-temps, son opposition au projet de loi sur l'éducation bantoue (1953), imposé par le gouvernement nationaliste *afrikaner*, au pouvoir depuis 1948, lui vaut d'être radié de l'éducation nationale sud-africaine. Commence alors pour lui une longue période de précarité et d'errance durant laquelle il doit accepter plusieurs petits métiers qu'il exercera généralement peu de temps parce qu'il ne supporte pas le racisme et l'arrogance des Blancs, ou parce que ces emplois ne présentent aucun intérêt pour lui (secrétaire, coursier etc.). Pour subvenir aux besoins de sa famille, il est même contraint de s'expatrier pendant une brève période au Basutoland (Lesotho aujourd'hui) pour y enseigner. En même temps, certaines de ses nouvelles sont publiées dans *Drum*, magazine populaire créé en 1951 par un mécène blanc, Jim Bailey, et destiné à un lectorat noir urbain. En 1955, à court de ressources, il accepte à contre-cœur un poste de journaliste à *Drum* et au *Golden City Post*, quotidien qui appartient

au même groupe que *Drum*. Il y devient directeur littéraire grâce à son sérieux et à ses exigences, qui feront de ce magazine une pépinière de nombreux jeunes écrivains noirs.

Cependant, le régime d'*apartheid*, sous l'effet de tout un arsenal législatif et juridique imposé par le Parti Nationaliste, a fini par contrôler entièrement la vie des Noirs. Pour Ezékiel Mphahlele, cette situation devient de plus en plus insupportable. Il ne peut pas accepter l'idée que les enfants africains soient soumis à l'éducation au rabais que propose la loi sur l'éducation bantoue et il sent que l'oppression politique, par le sentiment permanent de révolte et d'amertume qu'elle fait naître en lui, entrave considérablement ses capacités créatrices : il décide donc de s'exiler en 1957.

La longue route de l'exil le conduira d'abord au Nigéria, où il participe à la création du magazine littéraire *Black Orpheus* (1959), puis en Grande-Bretagne, pendant une brève période. En 1959, il publie l'ouvrage qui le rendra célèbre et qui sera très tôt traduit en plusieurs langues : *Down Second Avenue*, la première grande autobiographie d'un écrivain noir sud-africain ; celle-ci révèle la richesse et la dureté de la vie africaine dans une langue riche et innovante, qui restitue parfaitement l'éventail complexe des émotions du jeune écrivain. En 1961, il se retrouve à Paris comme directeur du programme africain au sein du Congrès pour la liberté de la culture. À ce titre, il participera directement à la fondation de centres culturels à Ibadan au Nigeria et à Nairobi au Kenya.

En 1963, il quitte Paris pour s'installer à Denver aux États-Unis. Entre 1963 et 1977, il enseignera la littérature africaine à l'Université du Colorado à Denver, où il obtiendra un Doctorat en 1968, et, après un court séjour à l'Université de Zambie à Lusaka, il est nommé Professeur à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie. Entre-temps, son œuvre s'est enrichie de deux romans : *The Wanderers* (1971) et *Chirundu* (1974), dont le thème principal est l'exil, de nouveaux recueils de nouvelles : *The Living and the Dead* (1961), *In Corner B* (1967), de recueils d'articles de critique littéraire qui feront date : *The African Image* (1962, 1974), *Voices in the Whirlwind* (1972).

En 1977, l'exil finit par lui être difficilement supportable et, l'âge venant, il sent l'irrépressible besoin de retourner, comme il le dit lui-même, vers la terre de ses ancêtres. C'est après son retour au pays qu'il décide d'africaniser son prénom en Es'kia. Contrairement à ce qu'on lui avait laissé entendre, il n'obtiendra pas de poste à l'université et devra se contenter pour un temps d'un poste d'inspecteur des écoles dans le bantoustan du Lebowa au nord du Transvaal. Il faudra la pression d'amis, d'universitaires et d'écrivains pour qu'il obtienne enfin un poste de professeur à l'Université du Witwatersrand à Johannesburg. Son action d'éducateur se poursuit dans la création d'institutions éducatives et culturelles pour de jeunes Africains (Funda Community College, Council for Black Education and Research) et la création d'ateliers d'écriture. Son œuvre continue de s'enrichir de très nombreux articles de critique littéraire, d'essais portant sur des sujets divers (éducation, société, culture etc.) et de rubriques dans des magazines. Il donne une suite à son autobiographie avec *Afrika My Music* (1984), publie un roman : *Father Come Home* (1984) et un nouveau recueil de nouvelles : *The Unbroken Song* (1981).

Après sa retraite en 1984, il continue d'enseigner à temps partiel en Afrique du Sud et aux États-Unis, et consacre une partie de son temps à promouvoir le goût de la lecture en animant des cercles de lecture (Kopano Reading and Information Circle). Es'kia Mphahlele a obtenu plusieurs doctorats *honoris causa* aux États-Unis et en Afrique du Sud et il s'est vu décerné plusieurs distinctions officielles, dont l'Ordre de la Croix du Sud, décoration qui lui fut remise par Nelson Mandela en 1999. Son œuvre littéraire et son action pour promouvoir l'éducation des Noirs défavorisés ont été honorées par un Festschrift, *Footsteps Along the Way: A Tribute to Es'kia Mphahlele* (1989), et par un colloque international organisé à l'occasion de son 80^e anniversaire à l'Université du Nord (Pietersburg) en juillet 1999.

Es'kia Mphahlele n'a jamais voulu céder non seulement devant l'arrogance et la brutalité du pouvoir blanc mais aussi, après la fin de l'*apartheid*, devant des décisions politiques qui lui semblaient ne pas être à la hauteur des espoirs suscité par la chute de ce régime. Sa liberté de pensée et la franchise de sa parole lui ont sans doute valu pour un temps de ne pas recevoir la reconnaissance et les honneurs qu'il méritait, mais, au cours de ces dernières années, il avait suscité un intérêt grandissant et le pays avait fini par reconnaître l'ampleur de qu'il avait accompli : entre autres hommages, la bibliothèque municipale de Tshwane (Prétoria), porte désormais son nom et le buste de bronze qui orne son hall d'entrée ne peut échapper au regard des nombreux lecteurs et visiteurs. Es'kia Mphahlele, qualifié aujourd'hui de « légende vivante », a su incarner avec détermination, humour et simplicité les valeurs d'un humanisme africain qu'il revendiquait pour lui-même et qu'il avait toujours défendu avec force aussi bien dans son œuvre littéraire et critique que dans son action d'éducateur.

■ Richard SAMIN
Université de Nancy 2